

Interview de Catherine POULIQUEN réalisée à Prats de Mollo par monsieur François DI MARCO en septembre 2001 CASSETTE N° 3

Pendant la Guerre ?

Non, c'était après la Guerre, mes enfants sont nés après la Guerre. Et alors on avait cet interprète, oh les interprètes ils ne parlent pas tous très bien le français, vous savez je sais ce que ça vaut.

De toute façon s'il y avait eu un quelconque problème vous parliez catalan, et là ils ne comprenaient absolument rien.

Non ils ne comprenaient pas, ils ne comprenaient pas eux le catalan. Mais j'en ai trouvé un à Perpignan, un Allemand donc, qui était à la Citadelle, qui était de garde, celui qui m'a dit qu'il parlait français, qui m'a dit qu'il avait habité vingt ans à Perpignan, lui il parlait, il comprenait très bien le catalan.

Ah...

Il était à la Citadelle, lui le comprenait le catalan. Il m'a parlé catalan. Et il m'a abordé en me parlant catalan, alors j'ai été étonnée vous savez. Mais je l'ai vu qu'une seule fois, il était de garde, vous savez, moi je sortais, on allait quelque part, enfin, on nous faisait aller quelque part, parce que pour sortir il fallait demander l'autorisation. Il y avait une grande cour à la Citadelle, et alors on nous donnait l'autorisation de sortir dans la cour, pour aller acheter des fruits, des fruits avec des vers (rires).

Ici à la Citadelle, pour faire la garde, c'était en ruine, il n'y avait personne ?

Oui, il n'y avait personne. Là, c'était bien sans personne.

Au niveau des routes, quelles routes existaient en 39-45, il n'y avait pas toutes ces routes ?

Non, et je ne me rappelle pas si la route qui va en Espagne existait, je ne me rappelle pas. Je crois qu'elle a été finie après la Guerre. Parce que si elle avait été faite, tout le matériel qu'ils avaient, ils l'auraient ramené en France, ils ne l'auraient pas jeté dans le ravin comme ils l'ont fait.

Oui s'est possible.

Le pont était fait je crois, mais la route n'était pas finie. Et en Espagne non plus la route n'était pas finie, je crois, cette route internationale.

Mais à Prats il y avait combien de ponts ?

Il n'y avait que deux ponts, il y avait celui-ci, puis il y avait le pont d'Espagne qui avait été emporté en 40, mais ce n'était pas un pont carrossable pour des voitures ni pour des transports, je crois pas.

Ah d'accord, donc si on tient le pont, on tient toute la ville !

Oui.

C'est le seul passage pour traverser...

C'est le seul passage pour traverser, oui.

Ah d'accord.

Mais enfin on ne devait pas être signalé à Prats pour faire beaucoup de trafic de quoi que ce soit vous savez.

Pourquoi ?

Parce qu'il me semble que les Allemands auraient surveillé davantage peut-être, ils surveillaient tout de même, mais enfin ils auraient surveillé davantage.

Parce que la surveillance était quand même relâchée ?

Ils faisaient des tournées, on les voyait partir dans la montagne, revenir vous voyez avec le fusil sur l'épaule.

Et les chiens ?

Et les chiens oui.

Quand ils partaient faire leur tournée comme ça, ils partaient à combien ?

A deux.

C'est tout !

C'est tout. Ils partaient à deux, mais il y avait plusieurs groupes, vous voyez ils étaient cinq ou six groupes de deux, les uns d'un côté et les autres de l'autre côté sur la montagne. Ils étaient vingt, donc ils partaient..., il y en avait qui étaient de congé mais pas beaucoup quoi.

Ils faisaient ça la journée ou bien la nuit ?

Les deux je crois.

Les deux. Ça durait longtemps leur tournée ?

Plusieurs heures.

Et c'est facile d'accès là ?

Euh assez. Et vous voyez mon mari il y a été pris dans un truc, il nous a aidé vous savez. Mais enfin il a reçu une lettre de félicitations pour l'aide qu'il avait apportée. Et ils sont restés..., il est parti avec un officier qui est devenu après la Guerre, le directeur du terrain d'aviation du Maroc, de Casablanca. Et tous les deux ils ont été surpris pas les Allemands. Mais ils avaient du poivre, alors ils ont mis beaucoup de poivre. Ils avaient des chiens. Et ils sont montés dans un arbre, ils se sont cachés dans un arbre, les Allemands sont passés en dessous et ne les ont pas vus. Et ce jour là je crois, ils y allaient en Espagne.

C'est Jacques votre mari ?

Oui Jacques.

Il était de Prats-de-Mollo ?

Non il était breton.

Comment ça se fait que vous l'avez rencontré ?

Et bien parce qu'il est venu, je vous ai dit que c'était pour éviter le travail obligatoire, le travail obligatoire qui les faisait partir en Allemagne. C'était pour l'éviter.

Ah euh..., non je confondait avec François Vaut.

Mon mari s'appelait Jacques.

Jacques Pouliquen, s'était quoi son métier ?

Il était géomètre, il est venu ici comme géomètre.

Il est venu quand ?

Il est venu pendant la Guerre, pendant la période durant laquelle on faisait partir les travailleurs obligatoires. Alors il s'est rendu un peu ouvertement, et comme ça il a évité de..., il est pas parti en Allemagne.

Mais il est venu pour réparer l'Aiguat ?

Oui s'était pour ça. Pour faire les plans dans les montagnes, ils allaient dans la montagne tout le temps.

Ah il devait bien connaître la montagne !

Oui.

D'accord. Il faisait parti de votre organisation ?

Non, mais enfin il nous suivait.

Bon-grès malgré ?

Non, oh non il n'était pas obligé hein.

Mais comment ça il vous suivait ?

Il suivait le mouvement quoi. Il aidait si il fallait voir quelque chose, si il fallait prendre des renseignements de quelque chose, et je vous dis avec cet officier là, celui qui est devenu directeur du terrain d'aviation..., on a eu des nouvelles pas mal de ce monsieur, puis après vous savez ça se tasse et ça disparaît.

Mais Jacques votre mari, il faisait passer des gens en Espagne ou pas ?

Il s'en occupait aussi oui, si s'était nécessaire.

Il faisait le même travail que Pedro et Jean ?

Non, non il les accompagnait, il leur indiquait vous savez, il leur donnait la marche à suivre parce que comme il connaissait bien la montagne, la marche à suivre vous savez il leur indiquait. Quand ils ont été disparus.

Parce que Pedro et Jean ils ont été arrêtés..., j'arrive pas à voir quand ils ont été arrêtés. Ils ont été arrêtés avant vous ?

Oui bien-sûr, et ils ont été arrêtés dans le coin ici, voyez là, où il y a le piano. Et le piano était là quand j'ai fait tomber la lettre.

Ah d'accord. Mais il étaient en train de lire leur carte et...

Leur carte oui.

C'était longtemps avant votre arrestation ?

Je pense, je pense que oui, que c'était pas mal de temps avant mon arrestation.

Parce que d'après ce que je comprends, les Allemands envahissent la Zone Libre en novembre 42, vous, vous êtes arrêtée par la Gestapo en juillet 43, donc s'était...

Un an après.

..., oh même pas un an, novembre, donc le temps qu'ils s'installent s'était décembre, janvier, février, mars, avril, mai, juin et juillet, donc ça fait huit mois. Dans ce laps de temps ils ont quand même arrêté..., mais ils n'ont arrêté personne d'autre à Prats ?

Non, ils ont essayé, ils ont recherché tous ceux de l'autre chaîne que je vous disais, de l'autre organisation, ils se sont débrouillés pour s'en aller, ils ont quitté le pays.

L'autre chaîne a quitté le pays ?

Oui.

Donc après votre arrestation, il ne reste plus que vous, que votre chaîne ?

Oui, je pense.

Et ça se passe comment après ?

Comment ça se passe après..., ceux qui viennent c'est ce que je vous disais, je les envoie à celui qui était du Ministère de l'Intérieur, je vous ai donné le nom...

Non je n'ai pas le nom...

...il faudrait que je le demande à quelqu'un de part ici.

Et lui, il n'a jamais été inquiété ?

Non. Il n'a jamais été inquiété, mais son frère l'a été.

Ah parce qu'il était là avec son frère ?

Il y avait son frère, et son frère aussi il a été pris par les Allemands, il a été mis en prison, il a été déporté, il y est mort. A la fin de la Guerre ils se sont mariés, il était mort et on a marié sa fiancée provisoirement, parce qu'elle avait des lettres où il parlait de mariage, de ceci de cela vous voyez, alors on l'a marié provisoirement. Et elle a un fils, elle a un garçon qui est professeur dans un lycée par là, du département. Pas du département, je crois du département de l'Hérault même.

Ce frère et ce monsieur du Ministère de l'Intérieur, ils habitaient où à Prats ?

Ils habitaient dans un appartement, où s'était qu'ils habitaient, il y en a un qui habitait ici en face de la gendarmerie, et l'autre la ville-haute, je crois la vieille ville. Où habite encore d'ailleurs la femme de celui que les Allemands ont amené.

Et lui il a été arrêté pour quoi ?

Parce que..., je vous dirais que j'en sais rien.

Parce que lui aussi il faisait parti de votre réseau ?

Oui.

Il me semble, parce que si son frère travaillait avec vous...

Oui, il faisait parti avec son frère du même réseau, de ce réseau.

Et il travaillait à la garde des prisonniers lui aussi ?

Oui il travaillait avec les prisonniers.

Donc il a été arrêté on ne sait pas pourquoi, mais ce monsieur du Ministère de l'Intérieur n'a jamais été inquiété ?

Non.

Parce que les deux personnes qui le connaissent le mieux c'est vous et son frère. Vous, vous êtes arrêtée, et son frère est arrêté. Il est pas inquiet, c'est vraiment beaucoup de chance !

Je vous l'ai dit qu'il y avait des « chances » là-dedans, je vous l'ai dit. C'est parce que il n'y avait pas de trucs graves, de trucs vraiment graves, et ils nous croyaient les Allemands par exemple que toute la correspondance c'était de la correspondance familiale. Parce que s'ils avaient pensé que l'on passait des documents avec ça, ils auraient...

Mais vous ne les lisiez pas vous les documents ?

Non.

Dîtes-moi, il y a eu un bombardement à Prats ?

Non, ni même à Perpignan.

Il y a eu des « blockhaus » qui ont été construits ?

Non. Rien n'a été fait pour faire de la défense.

Ils prenaient leurs repas ici les Allemands ?

Oui, comme je vous disais on leur donnait le ravitaillement le matin...

Et leur linge ils le lavaient ici ?

...Et nous autre on leur prenait du sucre (rire).

Et le linge, ils le lavaient ici...

Ils le lavaient ici oui.

C'était vous aussi qui vous en occupiez ?

C'était..., je ne sais pas. Il y avait un grand bassin en bas, ils devaient se le laver au bassin. Il y a un bassin dessous, et un séchoir pour étendre le linge, enfin tout un grand morceau de terrain où il y avait des fils de fer pour étendre le linge.

Donc tout ça se passe jusqu'en... à peu près août 44 ?

Jusqu'au moment où les Allemands..., ils sont restés ici jusqu'au moment où les Allemands..., enfin sont partis, ont quittés..., il y avait l'Armistice, on demandait des gens voyez, ils sont partis. Et alors la population est venue ici, il y a eu bien-sûr à ce moment-là, tout le monde était contre eux, et vous savez ils n'ont pas été très courageux. Les Allemands ont fait leurs bagages, ils ont chargé leurs camions, nous étions trois femmes, avec la sœur du monsieur d'à côté, à regarder les préparatifs de départ. Les autres étaient trop loin, personne ne s'est approché. Et quand ça a été fini, ils sont venus, alors ils sont rentrés dans la maison, pour fouiller, pour voir tout ce qu'il y avait (rire). Je vous assure, cela m'a mise en colère, vous savez on avait tant fait dans le silence, et puis alors ils sont arrivés et puis « pim et pam », ils nous ont cassé des choses...

Chez vous, là ?

Chez nous oui, à la maison.

Ici à l'hôtel ?

Ici à l'hôtel oui. Il n'était pas fait l'hôtel là-bas.

Mais ils vivaient ici, ils ont quand même refouillé ici ?

Oui ils sont venus, ils vivaient ici les Allemands..., mais pas les Allemands, se sont les gens du village qui soit-disant..., vous savez je ne sais pas, ça a été un moment où les gens se sont mis tous d'accord pour dire de les faire..., notez que ça a été une bonne chose, parce que peut-être s'ils étaient venus chercher des histoires aux Allemands aussi ils auraient été comme le type, le type de..., de ? qui a tué je ne sais combien de personnes. Enfin ça c'est passé sans histoire quoi.

En fait ils sont tout simplement partis.

Ils sont tout simplement..., les Allemands sont partis et on les a regardé partir, voilà.

Ils sont partis en camions ?

Oui bien-sûr.

Un seul camion ?

Non je crois qu'il y en avait deux. Plusieurs camions oui.

Deux camions ?

Oui.

Des motos ?

Non ils n'en avaient pas, des voitures non plus.

Des vélos ?

Ah des vélos peut-être il y en avait.

Mais ils sont partis en vélo ?

Non ils sont partis dans le camion.

D'accord. Ils vous ont volé des choses ?

Non, non je ne crois pas. Peut-être, je n'en sais rien. Ils ont peut-être emporté des petites choses vous savez, qui ont disparues.

Ils n'ont tué personne ici ?

Non.

Des bagarres ?

Non.

Même pas des bagarres ?

Non, non.

Même au bar s'ils avaient trop bu ?

Non. Ils ne sortaient pas les Allemands comme ça pour aller se mêler avec les civils, ils ne se mélangeaient pas vous savez, ni les civils avec eux, ni eux avec les civils, avec ceux du village.

Mais pourtant ils ont quand même été obligés de se balader dans la ville ?

Oui, ils y passaient bien-sûr.

Ils allaient faire le marché non ?

Oui, ils recevaient leur ravitaillement, mais ils devaient acheter certaines choses. Il n'y en avait pas tellement, ils ne pouvaient pas acheter beaucoup, parce qu'il n'y avait pas la marchandise. Ils faisaient comme nous certainement, il y avait l'argent mais il n'y avait pas ce qu'il fallait. Ils recevaient des viandes qu'ils faisaient sécher là en bas vous savez, s'était pas appétissant vous savez le repas(rire). Ils nous demandaient des fois si nous en voulions, malgré le fait que nous étions un peu juste, enfin nous autres d'un point de vue nourriture on avait rien d'extraordinaire, mais enfin nous avions tout de même de quoi manger. Avec les tickets on s'arrangeait vous comprenez. Vous voyez par exemple les Allemands auraient pu savoir avec les tickets..., d'où provenaient ces tickets. Mais par exemple personne ne m'a interrogée. La mairie non plus ils ne m'ont pas interrogée. Je disais que cela venait de l'hôtellerie.

Mais quand vous aviez tous ce tickets, vous alliez voir qui à la mairie ?

Personne, je me servais des tickets, mais ils savaient que j'avais des tickets, je disais que je les recevais de l'hôtellerie. Comment on faisait pour l'hôtellerie..., ils nous les envoyaient par lettres, les tickets auxquels nous avions droit. C'était selon le chiffre d'affaire je crois, ou selon..., je n'en sais rien.

Vous m'avez dit que les Allemands qui étaient ici, les douaniers, ils étaient vieux.

Oui âgés.

Agés. Ce sont toujours les même qui sont restés ici de 1942 à 1944 ?

Je ne sais pas.

Ou bien ça n'a pas été les mêmes ?

Je ne sais pas.

Les têtes n'ont pas changés ?

Oh certainement, il y en a eu qui ont changé. Mais s'était des personnes âgées qu'ils ont mis ici, vous comprenez comme ils ont pris tous les jeunes pour aller en Russie. Ici ils ont mis des personnes âgées. Et tout le long de la frontière s'était pareil.

Mais comme vous faisiez leur ménage, je pensais que vous aviez pu voir des gens différents.

Oh non ils ne parlaient pas beaucoup non plus, on les voyait pas beaucoup et puis on ne leur parlait pas trop.

Mais quand même vous pouviez voir !

Oui.

Mais dites-moi, est-ce qu'il y avait la gendarmerie allemande ?

Non.

Vous savez ceux qui ont la grosse plaque en fer devant.

Non, ils étaient habillés en soldats ceux qui étaient là. En tenue de soldats.

Donc ça c'est passé comment la Libération ici ?

Ils ont fait la fête, ils ont dansé voilà, et puis ils ont chanté, ils ont fait la fête.

Il n'y a pas eu de problèmes ?

Non, aucun.

Il n'y a pas eu de vengeances ?

Non, la vengeance a été peut-être de..., je ne sais pas, l'histoire là du docteur Jeanjean dont je vous ai parlée, celui que l'on disait qu'il était collaborateur... ne peux pas vous dire, je n'en sais rien. Mais en fin il n'a rien eu quoi. C'est peut-être une vengeance, ou alors c'est venu de l'organisme général, ça m'étonne que quelqu'un ai fait ça, à mon avis c'est venu plutôt de l'organisme général.

Mais il y a eu des soldats français qui sont venus ici après ?

Des...

Des soldats français.

Non. Des soldats français non, attendez ça s'est passé..., il est venu des Espagnols je vous l'ai expliqué, à la fin de la Guerre, attendez, oui à la fin de la Guerre. Ils se sont tués entre eux, il me semble vous l'avoir dit.

Ah non je ne crois pas, comment ça ils se sont tués entre eux ?

Entre eux, je crois qu'il y en eu cinq qui ont été enterrés dans la montagne, avec la tête qui sortait vous savez.

Règlements de comptes ?

Règlements de comptes certainement. Comme l'histoire qu'il y a eu, ceux qui cherchaient au colonel, qu'ils ont dit « Camarade colonel occupes-toi de tes oignons ! ».

Ah je croyais que c'était..., ça, cette histoire c'est avant la Guerre ?

Non après. C'étaient des personnes qui venaient de camps de concentration allemands, ou qui allaient sur le front. C'était après la Guerre.

Quand il lui a dit «Camarade...

...Colonel, occupes toi de tes oignons ! »

C'est après la Guerre ?

Oui c'est après la Guerre, c'est pour cela que ces militaires ils devaient venir pour voir l'organisation de ceux qui avaient logés ici à Prats-De-Mollo. Et ils les ont enlevés après, ils les ont fait partir. Parce que les gens avaient peur.

Qui est-ce qui les a fait partir ?

Euh... et bien ils ont dû les mettre ailleurs, dans un autre camp plus surveillé, dans un autre camp où ils étaient plus durs peut-être.

Mais qui est-ce qui est venu les arrêter ?

Pas les arrêter, les voir. Et bien mais ce colonel, qui était venu pour un contrôle là.

C'est un colonel espagnol...

Non français.

Français ?

Oui.

Qui est venu voir les guerriéros espagnols qui étaient ici ?

Oui, il venait pour voir comment ça se passait, l'organisation. Il venait de la Guerre vous comprenez lui, il venait de camp de concentration.

Il les a fait arrêter ?

Non, je n'en sais rien, ils sont partis pensez-donc, on les a fait partir c'est tout. Que sont-ils devenus je n'en sais rien.

Ce colonel français il est venu tout seul ou avec ses hommes ?

Non ils étaient quatre ou cinq. Ils sont venus, à la maison ils étaient quatre je crois.

Quatre soldats français, en uniforme ?

Oui. Je ne peux pas vous dire les grades, mais je crois qu'il y avait des officiers, il devait y avoir des soldats aussi. Et le monsieur colonel, parce que l'Espagnol l'a reconnu, l'Espagnol il a vu que c'était un colonel, il lui a dit : « Camarade colonel », donc (rires), « occupes-toi de tes oignons ! ».

Et le Français n'a rien dit ?

Non rien.

Parce que moi je pensais que cela se passait pendant la Retirade.

Ça non. Pendant la Retirade, il n'y a pas eu d'histoires non.

D'accord.

Ou quelques banalités vous savez, sans importance.

C'est à dire ?

Je sais pas des ..., j'en sais rien, vous savez je suppose hein. Ils pouvaient se voler peut-être un morceau de pain et puis ils se disputaient vous voyez.

Comment ça s'est passé après la Guerre ici ?

Après la Guerre chacun a essayé de reprendre vous savez... , les inondations avaient eu lieu donc le village s'était dépeuplé, les usines avaient disparues, le village s'était dépeuplé. Et puis...

On a reconstruit des usines ?

Non.

Ah.

Si on a reconstruit l'usine qui est là-haut ! C'est une usine, voyons si on la voit d'ici. (elle se lève et va regarder par la fenêtre)

C'est une usine de quoi ?

Oh maintenant ça appartient à la Mairie, c'était une usine de tissage. Elle est là derrière cette maison...

Mais dites-moi, donc après-Guerre jusqu'en 1945 vous avez donc été avec votre mari ? Vous étiez avec votre mari, vous êtes mariée ?

Je me suis mariée oui.

Après-Guerre ?

Oui.

En 1945.

Oui et c'est mon mari qui a eu l'idée de faire cet hôtel, et on a fait cet hôtel. Mais la population a vécu du tourisme. Mais le tourisme vous savez, il y avait la cure, il y avait La Preste qui marchait à haut rendement. Et c'est ce qui manque actuellement. Tous ces curistes.

Et en fait il est resté pendant toute la Guerre, votre mari, ici.

Mon mari, oui toute la Guerre, et puis il a été pris tout de même pour aller en Occupation. Et il est parti en Occupation en Allemagne.

Il est parti quand, en quelle année ?

Il est parti, et bien à la fin de la Guerre. Nous n'étions pas mariés, si on s'est marié et il est parti...oh je n'en sais rien en Occupation voilà.

Comme soldat pour occuper l'Allemagne ?

Oui pour occuper l'Allemagne, en Occupation oui.

Donc vous vous étiez ici, vous étiez déjà mariés.

Oui j'ai des certificats de son travail en Allemagne. On le félicite pour son intelligence.

Si je pouvais les voir...

Je vais les chercher (rires)..., c'est pour ça que je vous dis il faut chercher.

D'accord. Et votre sœur ?

Oh ma sœur.

Elle s'est mariée?

Elle s'est mariée la même année.

Avec qui ?

Et bien avec celui que je vous ai dit qu'il était parti en Allemagne, qui est allé lui aussi en Allemagne, mais avec l'Armée, lui il a fait le débarquement. Le débarquement à St Maurice, sur la Méditerranée, c'est St Maurice ? Il y a une ville qui s'appelle St Maurice ou St...

Comment , c'est Josette votre sœur ?

Oui.

Bon et son mari c'était ?

Pierre Maury.

Pierre Maury.

Oui, lui il est parti avec les armées de De Lattre De Tassigny.

C'était un enfant du pays ?

Oui il est du pays oui. Il est du village à côté, il a tout de même habité l'Algérie pendant longtemps, son père était gendarme, alors bien-sûr ils ont fait plusieurs, en tant que gendarme..., mais vous savez que De Lattre de Tassigny a été dénoncé ici. Il est venu ici, il a habité, il s'était caché à Prats pendant un certain temps, c'est son fils qui l'a dénoncé.

A De Lattre de Tassigny ?

A De Lattre de Tassigny oui.

Comment vous le savez ça ?

Mais ma foi parce que ça c'est passé à Prats. Tout le monde le sait, tout le village le sait. Il est allé à La Preste, puis nous avons une employée qui y était, je ne sais pas, parce qu'il y en avait deux qui étaient de congés, qui habitent dans la maison où était caché De Lattre de Tassigny. Et bien-sûr le propriétaire de la maison, c'était un propriétaire terrien, il a été pris par les Allemands. Et il est parti en Allemagne et il y est mort.

Ah donc lui aussi a été arrêté.

Le propriétaire de la maison oui.

Vous ne vous rappelez pas de son nom ?

Si attendez je peux le savoir facilement. Parce que nous étions très bien justement. Mes parents étaient bien avec lui. Je peux le savoir, je ne sais pas si la petite est de congés aujourd'hui..., elle est venue hier soir pour aider à faire la vaisselle, parce qu'il n'y avait personne plus, mais vous savez tout le monde peut vous expliquer cette histoire. Mais je ne sais pas la période, ils sont partis en Allemagne en camps de concentration, donc s'était encore pendant la Guerre.

Il en sont revenus ?

Et non De Lattre de Tassigny, où s'est qu'il est mort, je crois qu'il est mort en Indochine.

Et l'homme qui l'a aidé à se cacher, le propriétaire ?

Il n'est pas revenu, il est mort en déportation.

D'accord. Ce que je vais faire, c'est que j'ai repéré en ville un monument aux morts, des gens de 14-18, 39-45, déportations, donc s'il est mort en déportation normalement il devrait y avoir son nom sur le monument aux morts.

Oui.

Donc je vais aller voir ce que c'est et on en discutera.

Oui.

D'accord. Alors il a abrité De Lattre de Tassigny et les Allemands sont venus le chercher ici.

Ils sont venus le chercher oui. Vous savez celui qui était secrétaire de Mairie vous expliquerait très bien tout cela, parce que il connaît toute l'histoire et il s'est bien l'expliquer.

Mais vous vous l'avez vu De Lattre de Tassigny ?

Non.

Il est venu ici incognito ?

Il est venu, comment est-il venu je n'en sais rien. Je ne sais pas. Par l'intermédiaire de..., j'en sais rien. Je ne peux pas vous le dire.

D'accord.

On avait mis des guetteurs pour qu'il soit tranquille. Et il était dans La Preste vous voyez.

Mais il a été dénoncé ?

Oh certainement oui. Le monsieur..., le propriétaire c'est son fils qui l'a dénoncé. Et De Lattre de Tassigny c'était enfui déjà, il était parti, parce que De Lattre de Tassigny n'a pas été arrêté. Il est parti, il s'est enfui.

Mais son fils à ce propriétaire terrien l'a dénoncé ?

Et il est mort aussi. Ils avaient qu'un fils, ce fils et il est mort aussi.

Pendant la Guerre il est mort son fils ?

Non après la Guerre. Je ne sais pas ce qu'il y a eu, je crois qu'on l'a arrêté aussi son fils. Il s'est marié d'ailleurs avec une personne d'ici, il s'est marié avec une fille de Prats, qu'il a épousé parce qu'elle était riche. Et puis elle a divorcé, ils ont divorcé.

Mais son fils, moi ça me paraît étonnant qu'un fils...

Mais il était pas normal.

Comment ça ?

Il était un peu, comment on appelle ça, les gens qui ne sont pas tout à fait normaux d'un point de vue mental, un peu handicapé mentalement quoi.

Ah d'accord, parce que ça me paraît un peu étonnant qu'un fils dénonce son père !

Il avait été gâté cet enfant. On ne peut pas dire, il avait été gâté par son père, sa mère était morte, son père ne s'était pas remarié, son père l'avait beaucoup gâté.

Mais cet homme de Prats...

Et il était bien vu, c'était un homme qui était bien vu dans le pays.

Il était dans votre réseau ?

Non je ne sais pas s'il faisait parti d'un réseau, je ne crois pas. Je ne crois pas qu'il est fait parti d'un réseau parce que s'il avait fait parti d'un réseau il y aurait eu d'autres gens impliqués, qui auraient été pris aussi.

Donc si je compte bien, le nombre de gens qui ont été arrêtés à Prats est quand même important ! Il y a eu cet homme là qui a abrité De Lattre de Tassigny...

Oui.

...il y a eu Pedro et Jean...

Oui.

...il y a eu les frères Vernaux (orthographe non sûre)...

D'autres auraient été arrêtés s'ils étaient restés à Prats, ils ont été recherchés. Les Allemands les ont recherchés.

Combien ?

5 ou 6 personnes du village, il y a entre autre le chauffeur de l'autobus dont je vous ai parlé, puis il y en a un autre qui habitait..., qui était un charcutier, et les autres c'était des jeunes du village.

Des gens de Prats-De-Mollo ?

Non des gens du département. Il fallait pas que ça se sache.

C'était la fille du commandant Féty qui...

Qui travaillait à la Préfecture et qui était chargé de rechercher les jeunes qui pouvaient partir, c'était pour le travail obligatoire.

Et elle mettait vos fiches en dessous.

Elle mettait les enveloppes en dessous oui. Alors la Mairie envoyait par exemple des noms, et si il y en avait un qui savait qu'il était inscrit il savait qu'il était désigné pour partir, alors l'enveloppe passait dessous la pile, vous voyez. Les enveloppes ne portaient pas, elles y étaient. Enfin, la Mairie pouvait dire « nous allons envoyer un tel », en effet il y était mais il ne passait pas. On ne le désignait pas quoi. Parce que j'ai vu quand les Allemands arrivaient ils se fichaient que ce soit le Président de la République ou le dernier manœuvre du département.

Et ça vous dit quelque chose Paulette Pauzat ?

Oui c'est la cousine de Coromine, elle faisait parti de notre réseau. Et elle est vivante.

Elle habitait Prats ?

Elle habitait Prats oui.

Elle habite toujours Prats ?

Oui elle habite toujours à Prats.

Ah ça serait peut-être intéressant que je la voie.

Oui, elle habite toujours Prats et elle peut vous donner d'autres réseaux. Les familles de ceux qui ont été arrêtés elle doit certainement les connaître.

Qui ça ? Le réseau ?

Le réseau non, ceux qui sont morts. Elle peut vous donner des renseignements sur ceux qui sont morts en déportation, de son réseau. Je crois que tous sont morts, il y en a un qu'on appelait Froquet, il faisait de la résistance, il ne s'appelait par Froquet, c'était un prénom qu'on lui avait donné vous voyez.

Un surnom.

Je crois que c'était un député, il occupait une fonction qui se faisait pas mal remarquer au gouvernement.

Froquet est parti en Espagne ?

Il s'est réfugié en Espagne oui. C'était un grand bavard, vous savez ces gens qui se font remarquer.

Dîtes-moi, votre mari Jacques, il était ingénieur aux Eaux et Forêts.

Oui.

Donc il ne faisait pas parti de votre réseau ?

Non.

Mais il vous filait un coup de main ?

Oui, je vous dis il accompagnait beaucoup ce monsieur qui est revenu. Parce que lui il avait été fouillé, cet ingénieur avait été fouillé au Boulou, il était en bicyclette et il portait des papiers secrets, qu'il avait mis dans le guidon de sa bicyclette. Et c'était au début, qu'on faisait ces trucs comme vous avez, comme un répondeur, c'était au tout début quand on faisait ces trucs microscopiques. C'est les seuls d'ailleurs de ma vie que j'ai vu hein (rires), je n'en ai pas vu d'autres.

Des microfilmes.

Il en avait mis dans chaque guidon et les Allemands lui ont démonté la bicyclette entièrement et ils n'ont pas trouvé les...

Les microfilmes.

Les microfilmes qui commençaient à apparaître. Les premiers microfilmes.

Mais comment il s'appelait cet homme-là ? Vous ne vous rappelez pas ?

Non.

Mais il était de Prats ?

Non. J'en sais rien.

Et parmi les amis de votre mari, les proches de votre mari, il y en a qui faisaient de la résistance ? Quand votre mari arrive comme ingénieur pour travailler sur les..

Il vient en pension ici, et c'est là que je l'ai connu. Je l'ai connu ce jour-là, le jour où l'on m'a arrêté.

Ah mais il est arrivé à quelle époque ?

Eh bien le jour de mon arrestation.

Il est arrivé le jour de votre arrestation, en juillet 43 ?

En 43 oui.

Ah parce que moi je pensais qu'il était arrivé bien avant pour l'Aiguat.

Non, c'est pas pour l'Aiguat, il est venu après. Après il a fallu tout de même réunir les gens pour faire les études, vous savez que le gouvernement doit décider ce qu'il doit faire quand il y a des histoires comme ça. Les crédits ne sont pas donnés tout de suite, il faut tout organiser.

D'accord, quand il est venu il y avait déjà les Allemands ici.

Oui. En partant il m'a dit : « surtout n'ayez pas peur ! » (rire)

Donc si vous avez connu votre mari le jour de son arrestation c'était en juillet 43.

Oui.

Voilà. Donc vous l'avez revu à partir d' août 43, c'est quand même rapide !

De quoi, de faire connaissance ? Mais il était à la maison.

Ah !

Il était pensionnaire ici à la maison.

Mais vous m'avez dit que vous l'avez connu le jour de votre arrestation, donc en juillet 43, vous avez été amenée à Perpignan, vous êtes revenue et les Allemands ont réquisitionné l'hôtel.

Oui, comment ça c'est passé après. Ils étaient en appartement avec le monsieur de l'aviation, le directeur de l'aviation du Maroc.

Ah d'accord, mais ils avaient un appartement où ?

Ils avaient un appartement dans le village.

Donc vous l'avez vu à l'hôtel ou pas votre mari ?

Oui, oui, un certain temps.

Et, je vous prie de m'excuser d'être indiscret, mais c'est tout de même rapide comme mariage.

C'est normal, ça fait un an ou deux ans après.

Oui. Un an et demi.

Un an ou deux ans après ça se fait tout de même.

Et dites-mois monsieur François Vau

C'était un parisien, c'est ce garçon que je vous ai dit, qui en descendant de La Preste, il ne pouvait pas partir chez lui, il avait été hébergé par la Mairie à la colonie de vacances. Il était venu pour voir si on pouvait le prendre comme cuisinier et on l'a pris. Ma mère a dit « oui, je veux bien, comme ça moi je serais tranquille ». Il est devenu un membre de la famille. Il aimait mon père et mon père l'aimait beaucoup. Il a été avec nous comme un frère.

Et quand est-il parti en Afrique du Nord ? Il y avait déjà les Allemands ou pas ?

Je pense qu'il devait y avoir les Allemands.

Ah donc il est resté tout de même bien longtemps ici.

Oui on l'a gardé après, mes parents l'on gardé comme nous, il le considéraient vous savez comme quelqu'un de la maison.

Et vous l'avez revu après la Guerre ?

Après oui on l'a revu. Il a fait de la cuisine donc sur les bateaux parce que lui aussi il partait. Et puis il a acheté un restaurant vers le Vaucluse et on allait le voir tout le temps. Et c'était un comique, il savait trouver les expressions qu'il fallait pour faire rire. Il s'est marié avec une de nos employées et ils ont divorcés. Ce n'est pas de sa faute, son ex-femme était là il y a quinze jours. Elle vient maintenant tous les ans nous dire bonjour. Mais enfin c'est curieux qu'elle vienne ici, je me dis elle a pas honte de nous dire tout ce qu'elle a fait à François (rires) !

A votre sœur Josette, elle aussi c'est mariée en même temps que vous,

Oui en même année. On s'est mariées la même année. Moi au mois de mai et elle le 5 octobre.

Avec Pierre Mauri, c'est ça ?

Oui.

Et comment elle l'a connu ?

Elle l'a connu ici au pays.

Ah c'est un gars du pays ?

Il venait passer les vacances.

Votre père il s'était installé au village, il avait une maison au village.

Oui.

Il avait le café ici.

Non.

Un café-hôtel.

Un café-hôtel oui, et puis on est venu et on s'est installé définitivement. On était dans une maison qui est dans le centre du village, il y a une pâtisserie maintenant, et elle est en face de notre café, juste en face.

D'accord, mais à un moment donné vous avez eu deux maisons. La maison au village et le café ici.

Oh non.

Parce que vous me disiez hier que vous réceptionnez des gens qui voulaient passer en Espagne et que les valises vous les mettiez chez votre grand-père.

Chez mon grand-père oui. Ça c'est chez mon grand-père, et nous sommes venus ici en 29. Nous sommes venus nous installer ici définitivement en 29.

Faire le café et l'hôtel ?

Oui le café et l'hôtel, oui on a ouvert l'hôtel. On a travaillé modestement, mais assez rapidement vous voyez. Et c'est à la suite d'affaires politiques que l'on nous a obligés à déménager.

Et pourquoi ?

Mais parce que l'on était pas d'accord, c'était des gens qui étaient de droite, et mon père était de gauche. Les autres étant de droite, ils se sont cherchés des histoires.

Mais votre grand-père lui, il est resté dans le village ?

Oui chez lui. Cette maison est encore à la famille. Elle est encore à un membre de la famille.

Ah, et c'est lui qui gardait les valises ?

Oui.

C'était dangereux quand même !

Et oui, il était âgé, et puis la tante aussi elle était âgée.

Mais il y avait aussi votre grand-mère ?

Non pas ma grand-mère, ma tante, la sœur de maman.

Ah elle vivait avec votre grand-père.

Elle était veuve et elle vivait avec mon grand-père.

D'accord. Mais ils étaient tous au courant de vos activités dans la Résistance ?

Oui. Et oui bien sûr.

Et ils avaient beaucoup de valises à...

Oh oui, ils avaient des papiers, des documents, des chaussures, enfin une valise quoi. Vous comprenez ils n'apportaient pas grand chose, ceux qui partaient par la montagne. Ils ne pouvaient pas se charger de beaucoup de choses.

Dîtes-moi votre frère, Marcel...

Marcel..., il était revenu d'Espagne.

Oui, vous m'avez dit qu'il avait été mobilisé.

Oui mobilisé, il a été à Montpellier où il a effectué son service militaire. Je ne sais pas, il a été gardé à Montpellier, puis il a été renvoyé.

Oui, il est revenu ici, il avait la tuberculose.

Oui.

Il est mort en quelle année ?

Je ne me rappelle plus.

Il travaillait ici ?

Oui.

Mais quand il est revenu de Montpellier, il a fait de la Résistance ?

Non, oh non il était malade. Il était très malade le pauvre.

Et pendant la Guerre, ça a continué la fête de St Just ?

Non on ne faisait aucune fête pendant la Guerre. Pendant les fêtes, on danse, on chante, on rit, ça ne se faisait pas.

Mais même avant l'arrivée des Allemands ?

Oui, même avant leur arrivée, puisque la France était occupée.

Oui mais ici c'était la Zone Libre !

Oui mais ça ne fait rien, ce n'est pas parce que l'on était libre, que l'on devait faire la fête !

Oh une journée !

Premièrement, je ne sais pas si on nous aurait donné l'autorisation de faire la fête comme ça !

Mais le 14 juillet il devait être fêté tout de même !

Je me demande s'il était fêté partout. Mais vous savez pour le 14 juillet pendant la Guerre, il y avait le discours du Préfet et du Président de la République, et c'était tout.

Le 11 novembre a été fêté tout de même ?

Le 11 novembre peut-être mais pas dans les(?)

Et la fête de l'Ours ?

Non la fête de l'Ours, parce que c'était pour s'amuser, ça ne se faisait pas.

Pendant la Guerre, elle ne s'est pas amusée du tout votre sœur ?

Et non, elle n'a pas eu de jeunesse, elle s'est pas amusée comme les jeunes s'amuse si vous voulez, parce que c'était la période de Guerre. Et comme elle il y en avait beaucoup.

Mais d'après ce que vous m'avez dit, vous vous êtes bien amusée quand même vous !
Oh oui, vous savez comme dans un village, on s'amusait, on dansait...

Non mais de faire de la Résistance ! Vous m'avez dit que cela vous avez amusé, malgré le danger.

Oui on s'amusait, on croyait qu'être pris par les Allemands ce n'était rien.

Mais c'était un jeu de faire de la Résistance ?

Presque.

Ou bien s'était politique ?

Non, je ne m'attachait pas trop à la politique. On rencontrait beaucoup de monde, parce qu'il y en a qui venait pour demander des renseignements, on voyait du monde. Il y a des gens qui venaient parce qu'ils voulaient faire partir leur fils, ou bien c'était eux qui voulaient partir, ils se renseignaient. Il venaient d'abord demander si c'était possible.

Et vous leur donniez ces renseignements ?

S'ils m'étaient envoyés par quelqu'un que je connaissait, oui.

Sinon ?

Je leur disait que je ne savais pas. Il y a quelqu'un de Prats qui est venu avec deux personnes que je ne connaissais pas du tout, et il me l'a reproché jusqu'à la fin de sa vie. Il était venu, et je ne lui avait pas donné les renseignements qu'il fallait pour qu'ils passent.

Et comment lui il savait que vous étiez dans la Résistance ?

Parce qu'on lui avait dit, il l'avait su. Justement il ne m'a apporté aucun papier, alors je n'ai pas voulu le renseigner. Il était aviateur, c'était un aviateur.

Parce que depuis que vous m'en parlez, il me semble qu'il y avait beaucoup de monde qui était au courant que vous étiez dans la Résistance ! Ça m'a l'air de s'être su au village !

Oui dans le village bien sûr. Certains en parlaient partout.

C'est très dangereux quand même ! Parce que vous fassiez toutes vos activités, c'est un fait, mais que tout le monde le sache, c'est autre chose !

Non mais vous voyez, la Maryse par exemple ça c'est su parce qu'ils nous ont vu passer, et cette dame l'a crié dans la rue, elle a parlé dans la rue quoi. C'est ce que je vous ai dit ce matin, on ne savait pas comment ça se passait, parce qu'on les a connu que très tard...

Les histoires de Buchenwall ?

Par exemple moi je viens de lire ce livre, la mort..., est bien il y a des choses qui sont importantes que nous ne savions pas, que l'on a pas connu.

Vous vous rappelez les passeurs dont vous m'avez parlé, Pedro et Jean ?

Oui.

Ils ont été arrêtés par la Gestapo ?

Oui.

D'accord.

Ils ont été arrêtés par des soldats. Par les douaniers.

Oui par les douaniers, et c'est la Gestapo qui est venu le chercher.

Jean, le Français, il était de Prats ?

Oui.

Et parmi les noms des déportés que je vous ai donné, il y a des noms qui vous disent quelque chose ?

Non ces noms c'est tous des gens du pays ça.

Parce que qui se termine par « j » comme nom, j'ai soit « Commemale »...

C'est un nom du pays.

...c'était pas lui ?

Et il y en a encore pas mal des Commemale.

J'ai « Clerc » et j'ai « Pagès ».

Ce sont des noms du pays.

Alors qui se termine par « J », c'est soit Jean Commemale, Jean Clerc ou bien Jean Pagès.

Et puis il y avait Puy, vous l'avez pas ça ?

Non j'ai « P.U.I.G », mais le passeur j'aurai aimé connaître son nom de famille, c'est pour ça.

Euh Pagès, l'un s'appelait Pagès, mais c'est le nom de l'Espagnol que je ne connais pas.

Ah, donc c'est Jean Pagès ! Ah bien voilà !

Oui Jean Pagès.

D'accord. Et il était pas de Prats ?

Non.

Ils les ont arrêtés en même temps les deux ?

Oui.

Ah, alors il fait peut-être parti des déportés. Et là c'est soit Pedro Fons ou soit Pedro Fondecave.

Peut-être.

S'il est inscrit sur le monument aux morts, mais vu qu'il est Espagnol, je ne sais pas.

Dîtes-moi il y a eu du chômage pendant la Guerre, ici ?

Je ne crois pas. Non pas pendant la Guerre, je ne crois pas.

Et il y avait des zones interdites ici ? Des endroits où vous n'aviez pas le droit d'aller ?

Non ?

Non.

Vous pouviez aller jusque dans la montagne ?

Oui, on pouvait y aller. Le tout c'était de ne pas se faire prendre.

Ah donc c'était interdit !

Ou alors je ne sais pas s'il fallait demander l'autorisation. Je ne crois pas que c'était défendu.

Pendant la Guerre, elle fonctionnait toujours la station thermale ?

Non elle n'a pas fonctionné pendant la Guerre.

Ah ça fait beaucoup de monde au chômage ça.

Oui parce qu'ils employaient avant une centaine de personnes. Ils faisaient l'embouteillage de l'eau, maintenant ils ne le font plus.

C'est à dire ?

Eh bien ils mettaient de l'eau en bouteille, qu'ils vendaient comme de l'eau minérale.

Ah d'accord. Et les thermes, ils ont fermé quand ?

Oh... Et bien à la déclaration de Guerre.

Et ils ont réouvert quand ?

A la fin de la Guerre.

Mais vous ne m'avez pas dit que De Lattre de Tassigny, il était venu aux thermes ?

Oui mais il était venu en invité, avec l'ami certainement de quelqu'un, parce que malgré tout l'hivers il y a du monde. Il y a une partie du personnel, 9 ou 10 personnes qui restent pour s'occuper de l'établissement.

Et il n'y avait pas d'Allemands là-bas ?

Non.

C'était sans surveillance ?

Sans surveillance.

Ah. En fait cela fait pas mal d'endroits qui étaient sans surveillance.

S'ils avaient voulu en mettre partout, je ne sais pas d'où ils auraient sorti le monde.

Ah oui, là je comprend.

Ils avaient besoin de beaucoup de monde pour la Rousti, à ce moment-là.

Mais passer en Espagne, cela me semblait assez facile !

Oh oui, si l'on veut, oui. Il suffisait de connaître le chemin, et qu'il n'y ai pas les Allemands, et voilà.

Il suffisait de connaître le chemin ?

La preuve vous voyez, il en est passé beaucoup.

Vous vous rappelez la première fois où le commandant Féty, vous a demandé de rentrer dans la Résistance ?

Eh bien le commandant Féty, c'est à dire ce n'est pas lui qui nous a demandé de rentrer dans la Résistance, c'est celui de Céret ? qui nous a demandé

Ah c'est Abonel ! C'est le premier qui vous a demandé ça ?

C'est lui qui est venu et qui nous a donné la marche à suivre, il nous a dit comment il fallait faire, voilà.

Et il s'adressait à qui, à vous ou bien à votre père ?

A nous autres, à toute la famille. Je me rappelle très bien qu'il est venu, que l'on s'est assis au bar, on a pris l'apéritif, on a discuté parce qu'il était déjà client de la maison. Et puis il a dit : « Je viens pour vous faire une proposition qui nous arrangerait bien, enfin pour la France ». Voilà, alors bien sûr on a parlé de la Guerre un peu, avant qu'il nous dise ça.

Ah d'accord, donc il a amené le sujet petit à petit !

Oui.

Et comment la discussion c'est poursuivie ? Elle a duré longtemps cette conversation ?

Non on en a parlé un peu, enfin, pas des masses quoi.

Qu'est ce qu'il vous a indiqué, vous m'avez dit qu'il vous avez donné les instruction, la marche à suivre.

Lui, il venait ici à Prats, il venait avec la camionnette de la police, il accompagnait les gens. On le voyait assez souvent. Il venait pour les accompagner, soit disant c'était des prisonniers, les prisonniers qui étaient à la caserne.

Ah d'accord. Mais qu'est qu'il vous a donné comme instructions?

Et bien comme instructions, ils nous a dit que les gens viendraient, il nous a donné un mot de passe.

C'était une phrase,

Non un mot.

Juste un mot ?

Oui juste un mot, il nous a donné un mot de passe. Il fallait que les gens nous disent avant ce mot là, pour que l'on puisse les accepter. S'ils ne disaient rien, alors il ne fallait pas les accepter.

Vous ne vous en rappelez pas de ce mot de passe ?

Je crois que c'est le mot alibi. Le nom du réseau.

C'est très dangereux ça ! Et c'est tout ce qu'il a dit ?

Vous savez sur la lettre dont je vous ai parlé.

Oui.

Il y avait 4 lignes, avec une première lettre, et un « H2 ». Je ne sais pas pourquoi.

Et la première lettre...

La première lettre c'est Catherine, « H », et le chiffre 2.

...et le chiffre 2 ?

Et jamais ne j'avais vu ça. Je ne l'avais jamais vu comme mot de passe.

« C-H-2 », c'est bizarre oui ! C'est inhabituel.

Oui.

Et donc Abonel, c'était un habitué du café.

Oui.

Il venait souvent, mais pour aller à la caserne ? Pourquoi c'était un habitué, parce que s'il était à Céret, Céret-Prats-De-Mollo...

Il était commissaire de police, c'était la Guerre, il pouvait y avoir des tournées de reconnaissance.

Mais avant-Guerre, vous le connaissiez ?

Si, parce que comme il venait de temps en temps à Prats, et comme il était commissaire, il s'occupait des affaires de 3 arrondissements.

Mais il avait un bureau ici ?

Non, il devait aller à la gendarmerie.

Ils n'étaient pas nombreux à la gendarmerie ?

Non ils étaient 5 ou 6 gendarmes. Ils sont encore 5 ou 6.

Des jeunes ou des vieux ?

Ils sont jeunes.

Non, mais à l'époque, ils étaient jeunes ?

A l'époque oui il y avait des jeunes, et puis aussi il y avait des personnes âgées.

Des officiers ?

Non des officiers non, le principal c'était l'adjudant.

Ah il était adjudant ! Et donc Abonel vient vous voir, il vous met au courant de ce qu'il veut faire, et...

Oui, c'était peut-être déjà fait, mais il fallait trouver..., il cherchait une liaison. Il voulait trouver deux personnes sérieuses pour essayer d'établir la correspondance avec le Consulat d'Angleterre à Barcelone. Ce qu'ils ont fait d'ailleurs. C'est ce qu'ils ont fait, ils ont réussi. Mais après bien des recherches, et par le Consulat d'Angleterre, pour voir à qui ils avaient à faire.

Mais pourquoi vous dites qu'il cherchait deux personnes ?

Mais parce que en principe dans ces trucs là, ils sont toujours deux. Il fallait qu'ils traversent la montagne, donc il valait mieux qu'ils soient deux.

Ce qu'il cherchait c'était donc une liaison, c'est-à-dire vous, votre père, votre sœur, votre mère...

Oui, d'ici, de Prats, de chez nous.

...et deux passeurs ! Votre sœur, elle s'en est beaucoup mêlée de la Résistance ?

Pas tellement, mais enfin elle s'en est mêlée.

C'était quoi son rôle ?

Comme le mien, toutes les deux on s'occupait de la même chose. On en parlait vous savez, et puis c'était à peu près comme ça.

Votre père, son rôle exact ?

Mon père, c'était pareil, on parlait tous et on décidait ensemble. S'il y avait quelque chose par exemple, mon père pour signaler certaines choses, certaines gens, des chemins, tout ça.

Et votre mère, son rôle ?

Oh ma mère ne s'en était pas mêlée.

Ah d'accord, elle restait un peu à l'écart.

Pourtant c'était une femme débrouillarde.

Oui, oui !

Elle voyait que l'on s'en occupait et pensait que cela suffisait. Moi je m'en occupait beaucoup et ça m'intéressait, et mon père voyant cela, m'a laissé la place (rires). Il était là pour m'aider, mon allemand quoi.

Vous, vous avez eu des médailles après-Guerre?

Oui.

Votre père, il en a eu ?

Non mais j'ai eu des félicitations et des trucs comme ça vous voyez. J'ai des papiers.

De votre père hein !

Oui.

Ah, il faudra que je les vois si c'est possible.

Oui on tâchera de trouver tout ça, ce sera peut-être un peu difficile, mais enfin. Il faudra chercher.

Votre sœur, elle aussi elle a eu des félicitations ?

Il me semble qu'elle en a eu aussi. Si je trouve les papiers pour les décorations, eh bien on saura de quel côté était Alibi, et de quel côté était Jean de Vienne.

Oui, tout à fait.

Vous voyez, je viens de me souvenir de quelque chose. Quand on m'a demandé pour la médaille, pour l'ordre du mérite...

Oui.

...c'est le Préfet du Tribunal Commercial, du Tribunal Administratif du Languedoc Roussillon qui s'en ai occupé. Parce que c'est un client de la maison. Et alors, il est encore client, il était encore client, quand je lui ai donné cette lettre que nous avait donné Pierre, il m'a dit : « D'où avez-vous sortit ça ? ». Alors moi je lui ai expliqué que l'on me l'avait donnée pour l'emporter, etc...Et il me dit : « On ne peut pas l'envoyer ! ». Alors je lui ai dit : « Mais ne l'envoyons pas, puisqu'on ne peut pas l'envoyer ! ». Et je lui ai dit : « Mais pour quelle raison, on ne peut pas l'envoyer ? ». Il m'a répondu : « Mais vous vous rendez compte si cela tombe entre les mains des médias, vous vous rendez compte des éclaboussures que cela va faire, cela va faire un scandale national. Bon alors je lui ai dit de ne pas l'envoyer et il m'a dit : « Oui, on va l'envoyer tout de même. Moi je sais comment il faut faire pour que cela aille directement dans les mains du Préfet . ». Et il l'a envoyé. Et après on m'a flanqué un coup de téléphone pour lui dire si j'avais l'original. Je ne sais pas s'ils l'ont pris, s'ils avaient l'original ou pas. C'était pour le faire disparaître. Je ne le fait pas disparaître, je le garde ! Le président du tribunal, il est à la retraite depuis 12 ans.

Je voulais vous dire autre chose, vous expliquer quelque chose comme ça, mais je ne me rappelle plus ce que c'est.

Oh, ça va vous revenir !

Petit à petit vous voyez que cela revient, donc cela reviendra. Rien que d'en parler il y a des choses qui me reviennent.

Quand Abonel, il vous a expliqué la marche à suivre, comment ça allait se passer, il vous a mis au courant que le commandant Féty devait venir ?

Je ne me rappelle..., certainement oui. Certainement qu'il me l'a dit, mais vous savez se sont des mots qui s'oublent facilement.

Et vous le connaissiez avant le commandant Féty ?

Non.

Non. Et comment ça s'est passé le premier jour où vous l'avez vu ?

Eh bien, je l'ai trouvé très gentil, c'était un monsieur très affable. Il a été arrêté en même temps que nous à la citadelle, le commandant Féty. Et lui, il a été tabassé par les Allemands. Et alors ce commandant, vous savez ce commandant Allemand dont je vous ai parlé et qui était très gentil, à la suite de cela, a défendu à la Gestapo de battre les détenus à la citadelle. Que c'était lui qui commandait la citadelle. Et à partir de ce jour personne plus n'a été tabassé à la citadelle. Ils les amenaient ailleurs.

Donc vous vous rappelez le premier jour où le commandant Féty est venu ? Il est venu tout seul, ou bien il est venu avec son adjoint ?

Euh, il est venu tout seul. Ecoutez, son adjoint a été arrêté à la..., à l'arrestation, quand on n'a signé l'Armistice. Enfin, quand l'Armistice a été demandée, il y a eu une manifestation à Perpignan, et alors la Police Nationale, le Préfet a demandé à la Police Nationale de mettre de l'ordre. Le lieutenant de monsieur Féty s'y trouvait, et il a bousculé une personne. Et il y a un monsieur qui lui a dit : « Toi, tu nous la paieras, tu nous la paieras ! ». Parce qu'il croyait qu'il était pour les Allemands, vous comprenez. Alors quand ça a été fini, ce monsieur est devenu Préfet à Montpellier. Et alors il a fait des recherches pour le retrouver, et il l'a fait arrêté. Bon il a été arrêté, il a eu beau expliqué ce qu'il en était, cela n'a rien changé, il a été gardé, et il a été dans un camp de concentration. Dans ce camp de concentration, il a trouvé un Allemand qui connaissait le Préfet. Ce Préfet avait collaboré avec les Allemands. Cet Allemand a indiqué à cet officier français un endroit où il cachait des papiers pour les donner au Préfet. Où il cachait les indications. Et cela l'a fait libérer.

Mais c'était quoi cette manifestation où il a bousculé quelqu'un ?

Et bien une manifestation de joie, si vous voulez. Peut-être il y avait trop d'exubérance.

A la Libération ?

Oui à la Libération.

Ah d'accord, non je pensais que c'était pendant la Guerre. Mais le commandant Féty est venu seul la première fois ?

Oh certainement.

Il a dit le mot de passe ou pas ?

Certainement. (rires).

Puisque vous le connaissiez pas euh...

Oui, ou peut-être on a été averti que le colonel Féty viendrait nous voir.

Mais dites-moi, vous vous rappelez votre premier entretien avec Abonel, qu'est-ce que Féty vous a dit lors du premier entretien ?

Lui aussi, il devait recevoir les ordres, il devait recevoir les gens qui viendraient, qui passeraient, celui dont je vous ai parlé par exemple...

Son adjoint ?

Oui son adjoint, lui venait souvent avec la camionnette porter des détenus. Et il venait grouper avec les bûcherons. Les bûcherons ont beaucoup servi vous savez pour se dégager.

Mais tout de même il était averti le monsieur..., le monsieur...

Du Ministère ?

...du Ministère, il savait que ces gens arrivaient. Même si les Allemands allaient contrôler, c'était juste.

Donc il y avait Abonel qui amenait des hommes à la prison, il y avait Féty ou son lieutenant qui amenaient des hommes à la prison, il y avait un maximum de monde à la prison hein !

(rires)

Oui, donc quand Féty arrive, il était comment Féty ?

C'était un monsieur assez grand et costaud vous voyez.

En uniforme ?

Oui en uniforme.

Et lui aussi vous a donné un mot de passe ?

Oui il y en avait un mais je ne me rappelle plus lequel.

D'accord. Et il vous a expliqué la marche à suivre.

Oui et tous ses enfants, il avait quatre enfants, ils étaient tous mêlés là dedans.

Mais comment vous le savez ?

Il y avait sa fille qui était à la Préfecture, et c'est elle qui mettait les enveloppes en dessous. Et puis il y avait les autres enfants et tous y étaient mêlés.

Comment vous le savez ?

Ils étaient quatre. Comment je le sais ? Mais j'allais chez eux comme à la maison ! On discutait chez eux. Ils habitaient rue des mimosas à Perpignan, et justement à la rue des mimosas on y fait quelque chose, du genre militaire, j'ai pensé que cela tombait bien et que c'était une maison pour l'Histoire. Et bien on allait dans cette maison pour discuter de pas mal de choses.

Mais qu'est-ce qu'il a vous indiqué comme marche à suivre ? C'est pareil qu'Abonel ?

Vous savez on faisait un temps de chose, sur le moment, sur une impulsion. Je ne sais pas ce qu'il m'a dit, enfin on était ensemble.

D'accord.

Et c'est lui qui m'a fait obtenir la première médaille, la médaille militaire. C'est lui qui me l'a fait obtenir pour service rendu.

Encore une question, dites-moi, ici...

Je vous l'ai dit qu'il y a des choses dont je me souviendrais pas.

...oui mais vous avez vu tout ce que l'on a pu reconstruire ! C'est pas mal hein, il y a pas de travail enregistré. Mais il a tout de même une question que je me pose, on est quand même excentré par rapport au village, on est un petit peu loin...

Oui.

...la première maison du village, c'était la gendarmerie ?

Oui, non il y avait la maison avant la gendarmerie.

Et il y avait juste le garage qui était à côté.

Le garage qui est à côté aussi, oui.

Voilà, et votre voisin aussi.

Oui le voisin en face. Il habitait pas là depuis les inondations.

Il n'y avait personne ?

Il n'y avait personne.

Vous vous êtes bien entendu avec le garage ?

Oui tout le temps, ma fille c'est fâchée maintenant. On était même très amis, on s'est fâché parce que le fils est garagiste et alors il entrepose des vieilles voitures à l'entrée du village, des choses rouillées, l'essence sur la route.

Mais c'était quoi son rôle au garagiste ?

Pendant la Guerre ?

Oui.

Aucun. Il nous aidait par exemple quand les Allemands nous ont fait partir, ils nous ont aidé à mettre toutes nos provisions, ils nous ont cédé une chambre de chez eux pour y mettre tout ce que l'on voulait.

Un débarras.

Oui. Et ils savaient ce que l'on faisait.

Vous leur avez donné des lettres ?

Non, ils ne se sont occupés de rien.

Donc je disais votre maison, le café, il est tout de même loin du village.

Oui.

Est-ce que vous vous étiez pas mis à l'écart, un peu, du village ?

Si on était pas mieux vous dites ?

Si vous ne vous étiez pas mis à l'écart ?

Non on ne s'était pas mis à l'écart du village.

Non, mais les gens du village ne vous mettaient pas à l'écart ?

Non, vous savez c'est un peu en dehors, alors ils ne venaient pas beaucoup.

Les nouvelles ça ne vous intéressait pas trop ?

Non

Et vous vous entendiez bien avec les gens du village ?

Oui.

Et eux s'entendaient bien avec vous ?

Oui.

Ça fait longtemps que vous êtes à Prats-De-Mollo ?

Oh depuis toujours. J'y suis née. C'est mon pays natal.

Et votre père ?

Lui aussi.

Et votre grand père ? La famille Galsomias a toujours vécu ici ?

Il n'y a pas d'arbre généalogique, mais enfin je sais que mon grand père, ma grand mère avait un nom bien français Bourges. Mais enfin elle était née ici.

Donc c'est une vieille famille Pratséenne.

Oui.

Et vous aviez des ennemis au village ou pas ?

Je ne sais pas. Je ne peux pas vous dire, non je ne pense pas. Des ennemis si, on avait ces gens de droite, comme mon père était socialiste, ils étaient contre lui. C'est une histoire politique.

Quand Abonel il venait ici, il était policier ?

Oui.

Il était en uniforme ?

Euh, vous savez me rappeler des gens comment ils étaient habillés, ça c'est une drôle d'histoire, ou alors il faudrait de quelqu'un de très distingué habillé par un grand couturier (rires).

Mais vous vous en êtes bien rappelé pour Féty.

Il devait venir en civil, moi j'ai l'impression de l'avoir toujours vu en civil. Je ne me rappelle pas l'avoir vu autrement, ni son lieutenant. Celui qui venait avec lui, il venait toujours en civil.

Le lieutenant d'Abonel ?

Oui. J'ai le souvenir de l'avoir vu en civil, maintenant...

Quand les Allemands sont partis d'ici, est-ce qu'ils ont laissé quelque chose dans la maison ?

Non il y avait mes affaires. Attendez, laissez moi bien réfléchir. Parce que s'il y a eu quelque chose, c'était forcément quelque chose de tout à fait banal. Non, ils ont tout emporté. Même des choses à moi. Je me rappelle, des trucs, des assiettes, tout ça ils ont tout emporté.

Et la caisse de munitions, vous l'avez trouvée où ?

En haut, au grenier. Ils devaient les avoir mises au grenier, ils ne sont pas allés voir, ils ont oublié. Ils les ont laissés dans un placard, il me semble au numéro 16 ou 17, enfin ils les ont laissés dans une chambre. En tout cas s'ils ont laissé quelque chose, c'est quelque chose sans importance.

Vous m'avez dit que cela c'était bien passé avec le colonel à la citadelle de Perpignan.

Oui, un bel homme très distingué, il avait de l'allure. Il m'a posé des questions, sans histoires.

Et les douaniers ici, ils avaient de l'allure ?

Non je n'ai vu personne à part ce colonel qui avait de l'allure.

Et la Gestapo, ils avaient de l'allure ?

L'allure méchante ! L'allure de gens méchants !

Est-ce qu'ils vous ont torturé ?

Non.

Ils ne vous ont pas frappé ?

Non, non. Même pas menacée. Ils discutaient méchamment peut-être, mais enfin à part ça rien.

Comment ça ils discutaient méchamment ?

Vous savez comme quand on a l'impression d'être grondé, vous voyez.

Oui.

Comme on gronde un enfant. Ils m'ont posé des questions sur euh..., sur des tas de choses. Je n'y comprenait rien.

Mais, vous avez pas voulu partir ?

M'enfuir ?

Oui.

Et il fallait avoir l'occasion. M'enfuir..., on était gardé tout de même dites.

Non mais quand vous êtes revenue à Prat-De-Mollo, vous n'avez pas voulu partir ?

Non.

Si vous partiez, il y avait des risques de représailles contre votre famille ou pas ?

Je ne crois pas. Je ne sais pas, parce que il y en a eu qui l'on fait ça, de faire partir un membre de leur famille ici à Prats vous voyez.

Ah bon ?

Et ils ne leur ont rien fait.

De la votre de famille ?

Non, dans d'autres familles, à la Vienne.

Vous m'avez dit qu'à la citadelle, la nourriture était mauvaise.

Bien sûr qu'elle était mauvaise. Elle était mauvaise pour les gens qui n'étaient pas en prison, alors vous pensez pour les gens qui étaient en prison. C'était une mauvaise soupe quoi.

Et vous aviez un repas tous les jours quand même ?

Oui, on nous portait des épis de maïs, comment ça marchait..., il y avait deux gardes avec le fusil devant la porte, et il fallait passer un à un. C'était comme ça oui.

Et vous avez été malade en revenant ?

Non, je n'ai jamais été malade de ma vie.

(coupure de la conversation)

Vous savez les deux frères dont je vous avais parlé, eh bien ils s'appelaient Tréchaud..

Tréchaud oui ?

Oui, c'est eux qui s'appelaient Tréchaud. C'est-à-dire que je ne veux pas commettre une erreur.

Euh les deux frères...

Oui, il y en a un qui est resté à Paris, chez ceux qui font les produits de beauté, et puis l'autre s'est noyé. Il a eu un accident et il s'est noyé, c'est-à-dire qu'une vague l'a emporté.

Donc au centre de rapatriement des coloniaux, il y avait des Arabes, des Indochinois, des Noirs, des Blancs...

Des Blancs oui, qui venaient pour du repos. Ils n'avaient aucun exercice, ils ne faisaient pas d'exercice, ils ne faisaient rien, ils étaient au repos. Comme dans un hôpital.

Il n'y avait pas les Sénégalais à ce moment-là ?

Si il y avait des Sénégalais, et ils avaient leur caserne bien à part. Ils avaient un morceau de caserne, quand on rentre, à droite. Les Jaunes étaient de l'autre côté, vers le fond et les Blancs avaient l'autre coin.

Donc il y a eu des bagarres entre eux ?

Oui.

C'est la Coloniale qui se bagarre !

Oui. Il fallait appeler les gendarmes.

Mais eux ils étaient 4 ou 5 ! Qu'est-ce qu'ils auraient pu faire ?

Oui, et puis ils devaient se bagarrer pour rien du tout. Ils se battaient entre eux, pour des trucs entre eux.

Et ils étaient là en 40 ?

En 40 oui.

Jusqu'à ce que les Allemands arrivent.

Oui. Non je crois qu'ils sont partis avant. Je crois que l'on a libéré la caserne avant. Je ne me rappelle plus, je ne peux pas vous dire.

D'accord.

Et il y a eu beaucoup de mariages, ici, dans le pays. Avec les Coloniaux.

Ah bon !

Il y en a eu pas mal hein. Beaucoup même. Aussi, je disais à quelqu'un qui faisait la collection des ivoires, je lui ai dit que s'il était venu à Prats pour la fin de la Guerre il en aurait trouvé beaucoup. Mais maintenant il ne doit plus y en avoir nulle part. Vous savez les grands machins d'éléphants, vous savez ce que l'on met sur une corne, on en avait nous autres, c'est à Perpignan chez ma sœur, et puis des bibelots, des tas de trucs. Nous, nous n'en avons pas beaucoup, mais la maison en face de chez nous, ils en avaient le buffet plein. Il ne doit plus y en avoir un je suis sûre, cela m'étonnerait.

Les conclusions de l'histoire de madame Pouliquen, c'est elle même qui l'a dit, elle s'est amusée pendant cette période. Enfin, elle s'est amusée jusqu'à ce qu'elle se fasse arrêtée par la Gestapo et qu'elle prenne conscience que ses actes étaient dangereux. Tandis que pour sa sœur il semble qu'elle y ait gâché sa jeunesse. Cette dernière est à un âge, où l'on va au bal, où l'on rencontre des jeunes, ce qui est beaucoup moins facile pendant l'Occupation et la guerre, car beaucoup de jeunes sont déjà morts aux combats de 40, et les bals sont interdits.

Il est très difficile de se rencontrer, de plus les accès à Prats sont très limités. Uniquement par bus, ou bien par voiture personnelle, quand c'est possible, et quand il y a des bus, se qui participe à limiter les rencontres.

Un autre très grave problème à Prats, c'est qu'avec l'Aiguat, toutes les entreprises, toutes les industries ont été détruites. Il n'y a donc pas de travail, à part le travail propre à la vie du village.

Il y a aussi un autre problème causé par l'Aiguat, car une grande partie des installations électriques et de communications, ont été détruites. Donc pour ce qui concerne l'électricité, ce sont les centrales principalement, et pour ce qui concerne les communications, ce sont les ponts, ainsi que les voies routières qui ont été endommagées, encombrées. Tout cela engendre une absence totale d'électricité à Prats-De-Mollo, jusqu'à environ Noël 1940. Donc, il n'y a plus d'industries, beaucoup de jeunes sont prisonniers ou morts aux combats de 1940, ce qui fait des bras en moins, il n'y a pas d'électricité, et le ravitaillement est dur. Et si ça se trouve, il a fait très froid à Prats durant toute cette période, puisque l'hiver de 40, est un hiver rude dans la région.

Ce que madame Pouliquen a subi par rapport à la Gestapo, est plus une torture morale, avec des questions insidieuses, piégeuses, pour la faire parler.